

ABONNEMENT LE CANADA Journal Quotidien du Soir.

LE CANADA

LA VALLÉE DE L'OTTAWA Edition Hebdomadaire du Journal LE CANADA

12eme. ANNEE No 215

OTTAWA, MERCREDI 14 OCTOBRE 1891

LE NUMERO 2 CENTS

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

LA LIBERTÉ !!...

La liberté, après avoir jeté tant d'éclat dans nos chansons et dans nos discours, est aujourd'hui oubliée, mise à la retraite.

Si, par exemple, quelqu'un propose de diminuer la durée du travail des femmes dans l'intention de faire revivre la vie de famille:

De même, quand il s'agit d'établir une quarantaine, nos libéraux s'empressent de réclamer le droit d'aller et de venir, qu'Armand Marrast avait placé, en 1848, dans la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen.

Les Berlinois ont trouvé le moyen de préserver les chiens, et les hommes par la même occasion, de la rage. Ce moyen n'est pas bien nouveau: c'est une muselière. Nous l'avons connu et appliqué autrefois.

En Angleterre, où cependant la liberté compte quelques amis, on vient de décider que toutes les fois qu'un cas de maladie contagieuse se déclarerait dans une maison, on irait le dire à l'autorité.

Les Anglais ont pris, cette année, une grande résolution: ils se sont donné une loi contre les logements insalubres. Nous en avons bien une, mais c'est pour rire.

On demande quelquefois chez les étrangers pourquoi nos murs sont tapissés d'images ignobles et d'annonces plus ignobles encore? Pourquoi nous mettons des turpitudes à la scène et pourquoi nous remplissons nos romans et nos feuilletons? C'est la liberté qui veut cela.

La scène change, quand il s'agit d'instruire nos enfants. M. Pochon ne nous accorde aucune liberté sur ce terrain là. Il respecte la liberté d'attraper le choléra et la peste; mais il ne tient aucun compte de la liberté de penser et de la liberté de croire.

La liberté de penser est un sujet de déclamation à l'usage des rhétoriciens et la liberté de croire un sujet de déclamation à l'usage des sacristains.

L'ÉQUILIBRE EUROPEEN

LA RÉSIGNATION DE M. DE CAPRIVI. La GAZETTE DE COLOGNE rapporte que M. de Caprivi, chancelier de l'empire, s'est rendu à Osnabrück, à l'occasion du jubilé du 78e régiment d'infanterie.

Un coup d'œil jeté sur le passé montre ce que le présent a su conquérir. Les craintes relatives à la durée de l'état de choses actuelles ne sont pas fondées: aucun homme d'Etat n'a le désir de troubler la paix et de provoquer une guerre européenne.

Les relations plus étroites qui se sont établies entre les différents États dans ces derniers temps ne donnent pas lieu non plus à des appréhensions. Ces rapprochements ne constituent probablement pas autre chose que l'établissement de l'équilibre européen, tel qu'il existait autrefois.

La République Française, commentent ces paroles, dit: « Le discours que M. de Caprivi a prononcé à Osnabrück montre que l'empire allemand a compris « la situation nouvelle » que les événements ont fait à la France dans le concert européen.

« Aussi bien le chancelier allemand ne tire-t-il de cette constatation qu'il fait dans un discours officiel, que les assurances les plus résolument pacifiques. Au lendemain du discours de Vendevre, à l'heure même où M. Ribot parlait à Bapaume, M. de Caprivi exprime, et presque dans les mêmes termes, le même sentiment qui fait le fond des deux discours du premier ministre de la République et de son ministre des affaires étrangères.

« Nous n'avons cessé de soutenir cette opinion, dès le premier jour, contre les aboyeurs de profession qui ne peuvent pardonner à la France son relèvement et qui n'ont l'âme en joie que lorsqu'ils ont porté contre elle, les plus méprisables calomnies. Et, sans doute, nous n'avons pas besoin de voir reconnaître cette vérité par M. de Caprivi; mais il ne saurait cependant nous déplaire de voir donner cette verte leçon par le chancelier allemand à la GAZETTE DE COLOGNE qui la reçoit en grognant, à la façon des chiens fouaillés, et au STANDARD de Londres qui s'est incliné, il faut en convenir sans trop de mauvaise grâce. Resté la RIFORMA qui trouve que l'entente de la France et de la Russie est plus menaçante pour l'Europe que la triple alliance.

Mais quoi! depuis que M. Crispien ne peut plus se promener même en Sicile, sous la protection de deux gendarmes, contre la foule qui le hait et le siffle, la RIFORMA compte-t-elle beaucoup plus que son patron? »

Accusées de Meurtre

Proces Beauieu-Bouchard

SHERBROOKE 13 Oct.— La couronne a pris ce matin le procès d'Évangéliste alias Willie Beauieu, accusé, conjointement avec Albina Carboneau, épouse de défunt, du meurtre de Philippe Bouchard, dans la nuit du 10 au 11 septembre dernier.

L'accusation est conjointe, mais la cour a accordé aux accusés un procès séparé. Beauieu comparait le premier à la barre. L'accusé est un jeune homme de 22 ans, bien bâti, bien formé et d'assez intéressante figure.

Malgré l'enquête minutieuse faite devant le coroner, il plans encore du mystère sur cette sanglante tragédie, dont a été le théâtre notre petite ville, d'ordinaire assez paisible.

La femme Bouchard a commencé par dire que son mari s'était fait cela en dehors, qu'il était venu quelquefois dans la nuit, mais qu'elle ne savait pas qui; plus tard elle a déclaré que l'accusé Beauieu avait eu une bataille avec son mari.

Un témoin, qui demeure dans la même maison, prétend avoir entendu plusieurs hommes se chicaner au 3e étage, quand la femme s'est couchée à 6 heures du matin, son mari avait reçu des coups, mais n'en paraissait pas plus mal pour cela.

Quand la femme s'est réveillée, dans l'après-midi, vers onze heures, Beauieu était dans la maison. La porte d'entrée était restée déverrouillée; d'autres ont pu entrer le matin, pendant le sommeil de la femme et de la petite fille.

Le cadavre avait les pieds près de la porte de la chambre de la petite fille et la tête en gagnant la porte de la cuisine, était sur le dos, un oreiller sous la tête et les deux bras de ce côté de lui. J'ai constaté deux blessures qui ont attiré le plus de mon attention: l'une au dessus du sourcil droit, et l'autre au dessous du sourcil gauche. Il avait aussi les paupières enflées. J'ai constaté quelques autres petites égratignures qui n'ont paru peu importantes.

J'ai remarqué un peu de sang dans les cheveux, au cou et sur les mains, qui avait dû avoir été lavés; il y avait du sang sur le devant de sa chemise et sous la plante des pieds; ainsi que par terre et sur le mur, ainsi que sur la cloison qui sépare la chambre du milieu des chambres à coucher.

J'ai remarqué sur la boiserie du passage en montant l'escalier, quelques taches de sang. J'ai donné au sergent Bell la charge du cadavre, qui a été transporté à la morgue, et après que la femme et la petite fille eussent été mises en charge de la police, j'ai mis les docteurs Camirand et Ellis qui ont fait l'autopsie, et j'ai procédé à l'enquête qui a duré quelques jours.

La robe qui m'est maintenant montrée est la robe que portait la femme Bouchard, lorsque je suis arrivé; il y avait quelques taches de sang sur la robe, ces linges ensanglantés étaient dans la garde robe; ils ont dû servir à laver le plancher.

TRANSACTIONNÉ. Bouchard était un homme bien bâti, bien musclé, il pouvait mesurer de trente huit à quarante pouces à la poitrine.

Les mains de Bouchard étaient froides, le corps était encore chaud; la mort pouvait remonter à trois ou quatre heures, mais c'est assez difficile à préciser. Il avait les deux pieds nus, j'ai cru remarquer du sang au deux pieds, indiquant qu'il avait marché dans le sang. L'empreinte de la main sur la porte indiquait qu'il avait cherché à ouvrir la porte.

William Bell sergent de police. J'ai répondu à un appel du téléphone, me demandant de me rendre au N° 132 rue Wellington, au 3e étage, c'est le 11 septembre dernier, j'ai vu en entrant, une femme et une petite fille qui se tenaient dans la cuisine entre le poêle et la table. J'ai vu dans la chambre du milieu le corps d'un homme étendu sur le plancher d'un apparemment mort, les pieds près de la porte de la chambre à coucher et la tête vers la cuisine.

Le coroner Pelletier qui était arrivé sur les entrefaites me dit de mener la femme en prison. Elle est entrée dans la chambre à coucher pour se changer, et en rôlant autour de la chambre, elle a déchiré une carte postale, portant la date du 4 septembre et signé Jos Beauieu.

C'est la carte postale dont les morceaux me sont maintenant montrés. La carte est adressée à Philippe Bouchard, Sherbrooke, et vient de East Angus, et se lit comme suit: Je serai à Sherbrooke ce soir ou demain, votre ami, Jos Beauieu.

La robe qui m'est maintenant montrée est celle que portait la femme, qu'elle a ôtée et jeté sur le lit; cette robe avait des taches de sang sur le devant.

Le Congrès d' Erfurt

Avant que la saison des congrès ait pris fin, les démocrates socialistes allemands doivent encore tenir leurs assises annuelles. C'est à Erfurt qu'est le rendez vous.

La petite ville thuringienne, si paisible, si endormie à l'ordinaire, était envahie l'autre jour par une troupe chamarrée, dorée sur toutes les coutures, fringante et faisant sonner les mollettes de ses éperons. Souverains régnaient, princes de sang royal, généraux d'armée, ministres, aides de camp et chambellans, tout ce monde avait piaffé, cavalcadé, banqueté. On entendait encore traîner les derniers échos du loat impérial qui y fut porté.

C'est une bande d'intrus fort différente qui viendra secouer la torpeur d'Erfurt en octobre. On y verra d' hommes résolus, à la physiologie déterminée, au visage sombre et dur, aux mains larges et calleuses, aux grands pieds chaussés d'énormes souliers, aux vêtements simples et ternes. Cette armée là, pour faire un peu moins de bruit, soulève moins de poussière que l'autre, n'en est pas moins redoutable.

Il semble que l'on ne réfléchisse pas assez à ce qu'il y a de considérable dans le simple fait du fonctionnement régulier, normal, des institutions de combat du socialisme révolutionnaire dans les cadres de l'organisme de l'Etat.

Mais il y a une contre partie: il est évident que, depuis l'abolition du régime de l'état de siège, le parti socialiste a trouvé un terrain légal sur lequel il peut évoluer à l'abri des coups d'arbitraire et des actes de bon plaisir de la police.

C'est le second congrès qu'il tient. Son organisation fonctionne sans obstacle et sans accroc. Moyennant quelques précautions très simples et très élémentaires, le comité central préside aux affaires du parti, tout comme un conseil d'administration aux opérations d'une grande entreprise; les souscriptions sont perçues comme les primes des sociétés d'assurances; la presse la plus hostile bénéficie des avantages de la transmission rapide, tout comme les feuilles les plus pieuses et les plus innocentes.

C'est là un aspect des choses qui ne pouvait man quer de frapper certains esprits timides, qui voient déjà la société minée, renversée, anéantie par les moyens qu'elle emploie.

Seul l'état de siège leur semble offrir des garanties. Ils oublient, ils ne veulent pas rappeler les progrès formidables accomplis naguère par le socialisme, précisément quand l'arbitraire le plus absolu régnait. Ils ne comprennent pas qu'ils trahissent une bien faible confiance dans la vitalité de l'ordre de choses actuel, en s'emportant d'emblée à de telles extrémités pour le défendre. A vrai dire, une société si fragile qu'elle ne pourrait être en sûreté que derrière un rempart de baionnettes ne vaudrait guère la peine d'être maintenue au prix de si violents efforts.

De reste bien que l'ardour réformatrice de Guillaume II se soit un peu refroidie depuis les rescrits de 1890 et que l'on puisse distinguer certaines mesures de détail comme, par exemple, la circulaire du président supérieur Sudt relativement au picketing et aux délits d'intimidation commis par des ouvriers sur leurs camarades, le commencement d'une sorte de réaction vers le camp patronal, il est tout aussi évident que ni l'empereur ni ses conseillers intimes ne songent le moins du monde à donner à M. de Bismark ce triomphe et cette revanche de voir renaitre des cendres la législation d'exception. L'attitude prise par l'ex-chancelier rend tout à fait impossible un revirement qui serait immédiatement interprété sinon par lui, du moins par ses officieux — comme une amende honorable et un acte de contrition du souverain.

De plus, ceux qui observent de près la marche des événements dans l'intérieur du parti socialiste, n'ont pas manqué de signaler les symptômes de désagrégation qui se sont produits et multipliés sous l'influence du régime du droit commun. C'est un fameux argument pour la politique de la libre pratique que cet effet incontestable du grand air et du jour.

Aussi longtemps que l'état de siège pesait avec ses menaces sur les membres quelconques du parti, les divergences secondaires se noyaient dans la communauté du péril et du devoir. On peut dire que c'est bien involontairement, la forte et rude main de M. de Bismark qui a pétri l'union des lassaliens et des marxistes vers 1874, broyé leurs dissidences doctrinales et personnelles et fondé l'unité du parti démocratique socialiste qui a résisté, depuis lors, à tant d'assauts. Naturellement, la cause ayant disparu, l'effet n'a pas subsisté.

Des l'an passé, quinze jours à peine après le retour au droit commun, on vit, au congrès de Halle, s'accroître une opposition encore confuse et chaotique qui comprenait

dans ses rangs tous les éléments hostiles pour une raison ou pour une autre à la direction ou plutôt à la dictature du trio Bebel, Liebknecht, Singer. Pendant tout le cours de cette année, l'opposition a fait deux choses, elle s'est développée, et elle s'est classifiée. Développée: il y a eu de grandes levées de boucliers, le comité supérieur n'a jamais pu désarmer, questions de personne ou questions de principe ont également provoqué des conflits. Classifiée: il s'est révélé deux groupes unis seulement par le communisme de leur hôte, mais radicalement opposés l'un à l'autre.

À côté de l'extrême gauche, des soi-disants jeunes, recrutés surtout à Berlin et dans les grandes villes de la Saxe, il y a une extrême droite, si l'on peut ainsi dire, dont le centre de gravité est à Munich et en Bavière.

M. de Vollmar, un vétéran chevrouné des grandes luttes, un homme qu'on ne peut mettre sommairement à la porte, est à la tête de cette fraction. Il accentue le côté pratique, légal, constitutionnel, pacifique de toute cette partie de l'œuvre du socialisme qui peut se faire même dans la société actuelle à titre de préface. Il accepte l'organisme de l'Etat comme instrument de progrès et, dans son zèle pour la munition de ce cadre, il est allé jusqu'à louer, jusqu'à bénir la triple alliance.

Sur bien des points, il y a moins de disséminance qu'on ne croit entre M. de Vollmar nouvelle manière et le trio prudent et sage qui gouverne le parti. Seulement ce serait se perdre que d'accepter cette solidarité. Ces messieurs n'ont garde. Taciteuses habiles qu'ils sont, ils espèrent pouvoir tirer parti de cette double opposition pour réaliser l'équilibre de leur propre situation.

Entre ces deux extrêmes, le gros du parti ira se placer instinctivement et, malgré les quelques surprises du vote populaire à Berlin, il est à prévoir que le congrès d'Erfurt réalisera cette moyenne.

La France et la Paix

LES DÉCLARATIONS DE M. RIBOT. Les déclarations pacifiques de M. Ribot, ministre des affaires étrangères, à l'occasion de l'inauguration de la statue de Faidherbe, à Bapaume, sont appréciées favorablement, pour ne pas dire plus, dans toute la presse européenne. De tous côtés, on félicite M. Ribot, et, par contre coup, le gouvernement français lui-même, des assurances très nettes qu'il a formulées de notre résolution ferme de ne point prendre l'offensive.

La presse française est également élogieuse, et le JOURNAL DES DÉBATS n'est que l'écho du sentiment général, lorsqu'il écrit: « Les signes de force que nous avons donnés dans ces derniers temps et qui auraient pu causer des inquiétudes, ont au contraire inspiré de la confiance, parce qu'ils avaient été précédés et qu'ils ont été accompagnés de marques non moins évidentes de sagesse et de prudence. Ces qualités de modération et de sang froid se manifestent jusque dans l'armée où certains entraînements seraient plus excusables que partout ailleurs, et M. Ribot a pu faire du soldat et de l'officier modernes, dont il a reconnu le type dans la physionomie méditative et résolu du général Faidherbe, un portrait et une éloge auxquels tout le monde souscrit. »

Situation nouvelle, a dit M. de Freycinet. Le mot était trop juste pour ne pas porter, mais on pouvait aussi en tirer des conséquences qui n'étaient pas dans les intentions de son auteur. Le discours de M. Ribot a complété sur ce point celui de M. de Freycinet, en disant qu'une situation nouvelle ne devait pas amener une nouvelle politique. Et c'est l'expression de M. Ribot a été particulièrement heureuse, partisane résolue de la paix, ce n'est pas, lorsque nous pouvons la pratiquer avec plus de dignité que nous risquerions de la compromettre. Ce mot dit tout sur la situation. Une grande nation comme la France ne change pas au moindre vent de la fortune. Ce qui nous arrive d'heureux nous réjouit

« sans nous surprendre, ni nous éblouir, et nous va au cœur, sans nous troubler l'esprit. Nous saurons rester constants avec nous mêmes et justifier la confiance de nos amis. Notre force, comme l'a dit le ministre des affaires étrangères, apporte une garantie nécessaire à l'équilibre général: de là son mérite aux yeux du monde et le gage de paix que nous voulons nous mêmes en tirer. »

« Il est un autre passage de son discours qui mérite une entière approbation, c'est celui où M. Ribot, se dégageant de toute pensée étroite et exclusive, associe les ministères précédents aux heureux résultats qu'il lui est aujourd'hui permis de constater. Sur le terrain du patriotisme, depuis longtemps, il y a plus de patrie; la France, suivant la vieille formule, et es moralement une et indivisible, et tous ayant été successivement à la peine, il est juste que tous soient à l'honneur. S'il est vrai que nos dissensions intérieures sont aujourd'hui très atténuées, nous devons rechercher plus passionnément que jamais ce qui est de nature à les faire complètement disparaître, et les sentiments communs qui nous unissent lorsqu'il s'agit de la patrie sont particulièrement propres à produire cet effet. Quelle que soit l'opposition des esprits, l'éloignement diminue, si les cours prennent l'habitude de battre à l'unisson avec une certaine véhémence. Faire appel à ce qui nous rapproche, écarter ce qui nous divise, telle est l'œuvre que doit se proposer un gouvernement diligent de ce nom. Nous félicitons M. Ribot de l'avoir compris. Il a été encore l'interprète fidèle des vœux du pays, en s'abstenant de toute parole et même de toute allusion qui aurait pu provoquer la plus légère susceptibilité au dehors; il n'a voulu voir que nos amis, et de chacun de ceux que nous avons récemment visités, aussi bien que sur l'accueil qu'ils nous ont fait, il a rencontré l'expression exacte, convenable et proportionnée. Au milieu de l'éclat retentissant des réceptions de Cronstadt et de Portsmouth, il n'a pas oublié Stockholm et Copenhague. On ne saurait trop dire, en effet, combien nous avons été touchés de retrouver intacts dans ces petits pays, qui sont les amis traditionnels et en quelque sorte historiques de la France, des sentiments que nos malheurs n'ont pas atténués et dont la manifestation vive et sincère, dénuée de toute préoccupation politique, nous a comme apporté un écho du passé, en même temps qu'un acte de confiance dans l'avenir. »

« Il se dégage de ce discours de M. Ribot une impression saine et reconfortante. Le sujet y prêtait; on ne saurait trop glorifier le général Faidherbe. Homme de conscience, homme de guerre, habile administrateur, croyant avant tout, Faidherbe nous a laissé le modèle du vrai patriotisme. Il a beaucoup souffert moralement et physiquement sans désespérer jamais, et puisque M. Ribot s'est rappelé les « tristes et intrépidés regards » que Bossuet attribue au héros d'un de ses portraits, nous dirons avec le grand orateur, en appliquant ses paroles aux dernières années du général Faidherbe qui n'en est pas indigne: « La France le vit alors accompli par ces derniers traits et avec ce je ne sais quoi d'achevé que les malheurs ajoutent aux grandes vertus. » Les hommes, même les plus vaillants, ne se relèvent pas toujours de certains malheurs qui les brisent, mais il n'en est pas de même d'un pays où les générations se succèdent avec un éternel renouvellement, et nous partageons la foi invincible que M. Ribot a si éloquentement exprimée dans les destinées de la patrie. »

JEANNE SIMON.

